

« Nîkos, où sont nos rêves,
que vont-ils devenir ? »

Gioconda

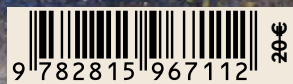
Nîkos Kokântzis

Nîkos Kokântzis

Gioconda

récit traduit du grec
par Michel Volkovitch

illustré par
Anne Defréville



éditions de l'aube

éditions de l'aube

éditions de l'aube

Gioconda

Nikos Kokàntzis

Gioconda

récit traduit du grec
par Michel Volkovitch

ILLUSTRÉ PAR
ANNE DEFREVILLE

éditions de l'aube

Ouvrage édité par Marion Hennebert

Titre original : *Τζιολόντα*

Première édition en Grèce, 1975
© S. Patakis SA & Panagiota Barbari, Athens, 2011

© Éditions de l'Aube, 1998
pour la traduction française
et 2025 pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-6711-2

Ceci est une histoire vraie.

Hier, une fois de plus, j'ai vu en rêve mon ancien quartier. Rêve la nuit, cauchemar le jour, quand on voit ce qu'ils en ont fait. Moi, au moins, je l'ai connu du temps de sa beauté. J'ai eu la grande chance de naître et grandir là-bas, j'y ai vécu la guerre, l'Occupation, puis quelques années encore.

À l'époque, avant-guerre, dans des quartiers comme le nôtre, les gens vivaient dans des maisons et non dans des « résidences » ; il y avait des jardins et des fleurs, mais pas de voitures ; chaque saison avait encore son parfum, et le silence de la nuit n'était troublé que par l'abolement d'un chien, le chant d'un coq avant le jour, les grenouilles dans la citerne du voisin l'été, le laitier du matin et les premiers bavardages des ménagères – par tout cela, et tant d'autres choses.

Il y avait alors là-bas une maison pauvre, devenue très importante pour moi. Elle était basse, allongée, avec un toit pentu de vieilles tuiles ; une treille courait sur la moitié de la façade et au-dessus

de la porte. Il y avait d'un côté un semblant de jardin, avec deux ou trois pots de fleurs, des herbes folles et des orties, mais aussi un grand figuier, et une prétendue barrière qui ne faisait que marquer le terrain sans rien protéger – protéger quoi, et de qui ? C'était un jardin honnête et sans façons, dû pour un peu à la main de l'homme et pour beaucoup à celle de Dieu, un jardin délicieux, que pendant des années jusqu'à ce jour, parcourant les parcs des villes d'Europe, j'ai conservé dans mon cœur avec la nostalgie de ses recoins, de ses cailloux, ses bestioles, ses lézards, ses cigales, du monde immense contenu dans ce mouchoir de poche où nous avons joué, grandi, vécu, appris – surtout appris.

Voici l'histoire.

Entre cette maison et la nôtre il y avait un terrain vague, une parcelle envahie de hautes herbes en été, dont nous ne savions même pas qui était le propriétaire, ce dernier ne s'étant jamais montré ; c'était le lieu où se retrouvait la bande, un lieu de discussions, de jeux, de disputes et d'amitié. C'est là que nous jouions à chat, à cache-cache, aux explorateurs dans la jungle, et que nous nous racontions nos histoires, allongés dans les hautes herbes, les soirs d'été.

La bande elle-même, à laquelle pouvait s'ajouter, selon l'heure et les circonstances, n'importe quel gamin du coin ou de passage, se composait de mes deux cousins et moi et des enfants de la famille habitant la fameuse maison. Ils étaient six : quatre filles – les plus âgées –, puis deux garçons nettement plus jeunes que nous. Il y avait des différences d'âge entre nous, bien sûr, mais pendant quelques années cet écart ne fut pas apparent et nous jouions tous ensemble.



C'étaient des Juifs. Des pauvres, comme je l'ai dit. Mais les parents, pleins de bonne humeur, ignoraient leur pauvreté et vivaient comme si de rien n'était. En ce temps-là, d'ailleurs, les différences entre les modes de vie des familles n'étaient pas si frappantes. Ils avaient avec eux une vieille grand-mère qui avait sûrement connu des jours meilleurs, et conservait une allure imposante, aristocratique. L'air hautain, elle parlait d'une voix basse et impérieuse, et laissait bien entendre qu'elle attendait révérence ou baisemain. Mais il n'y avait en elle aucune froideur, elle n'inspirait aucune gêne. Au contraire, elle vous amenait à l'aimer, vous donnait envie de vous conformer à ses manières, tant elle y mettait du naturel. Sa fille et son gendre, les parents de mes amis, gens pourtant plus simples, participaient de bonne grâce à cette ambiance. Il y avait dans leur conduite une noblesse naturelle qui, jointe à leur bon cœur et à leur hospitalité chaleureuse, les faisait aimer de tous dans le quartier, même si tous avaient tendance, le plus souvent sans malice, à les prendre un peu à la légère, et même à se moquer d'eux.

Ce qui rendait leur position plus singulière encore, c'est qu'en dépit de leur pauvreté ils pouvaient se vanter de posséder quelque chose,

tandis que des familles bien plus riches, dans la Thessalonique d'avant-guerre, n'auraient pu en dire autant. Cette humble maison d'abord, elle leur appartenait, à une époque où seuls les riches étaient propriétaires. De plus, ils avaient un piano, chose rare même dans les familles bourgeoises. Ce piano, installé chez eux depuis des années, attendait sûrement depuis aussi longtemps d'être accordé. Les enfants étaient toujours soi-disant sur le point d'apprendre à jouer pour de bon – les deux filles aînées d'ailleurs jouaient gentiment. Enfin, pour couronner le tout, ils avaient même une voiture. Eh oui. En un temps où les riches familles elles-mêmes n'en avaient pas. C'était un antique et minuscule tacot, je ne sais même pas de quelle marque, abandonné par le frère du père des enfants qui avait émigré en Amérique. Il n'y avait pas en ce temps-là de taxe à payer – ou alors trois fois rien –, si bien qu'ils pouvaient sans problème la laisser garée, presque à demeure, dans un coin. Et quand madame Leonora, leur mère, sortait le dimanche après-midi sur son perron et appelait les enfants, d'une voix un peu forte il est vrai, à venir prendre le thé, et promettait que s'ils travaillaient leur piano ensuite, ils iraient faire un tour avec leur père en auto – combinant ainsi, de façon grandiose,

tout ce qu'il y avait de plus impressionnant –, nul ne pouvait l'accuser de mensonge. Et bonne comme elle était avec tous, nul n'avait le cœur de la traiter de pimbêche.

C'est d'elle que ses enfants tenaient leurs grands yeux bruns si beaux, pleins de chaleur et de gaieté. Seule Gioconda, la quatrième, d'un an plus jeune que moi, avait des yeux gris-bleu qui louchaient un peu. Elle était belle. Grande, bien faite, avec une nonchalance dans les gestes et un sourire qui éclairait et réchauffait tout autour d'elle. C'était ma compagne de jeux préférée et je gonflais de fierté quand, parfois, surprenant les conversations de madame Leonora et de ma mère, j'apprenais que de son côté elle parlait de moi sans arrêt. Elle était toujours d'accord avec moi quand je donnais un avis, quand je proposais un jeu, un but de promenade, même si les autres se liguèrent tous contre moi. Elle s'en prenait toujours à mes contradicteurs, alors même que par politesse ou indifférence j'évitais de me défendre. En ces moments-là, plutôt rares il est vrai, sa timidité habituelle faisait place à un comportement explosif qui surprenait tout le monde, si bien que tous finalement reculaient et se rangeaient à son avis, qui bien sûr était le mien. Ni elle ni moi ne savions alors ce que déjà cela voulait dire.



Elle fut mon amie la plus proche depuis que nous sûmes parler jusqu'au jour où elle partit, à quinze ans, avec toute sa famille, emmenée par les Allemands. Deux ans avant cette séparation, elle fut la première femme qui me lança un sourire, de façon soudaine, imprévue, un sourire différent de tous ceux que j'avais connus jusqu'alors, et dont elle-même devait ignorer le sens, levant les yeux jusqu'aux miens quelques instants, dans la pénombre d'une soirée de printemps, tandis que nous étions debout, vaguement mal à l'aise, sous l'abricotier de son jardin – un sourire timide, fugitif, qui m'emplit d'un trouble, d'un vertige inconnus.

Nous avions l'habitude, elle et moi, d'inventer de nouveaux jeux, ou de changer les règles existantes. Une émulation silencieuse, implicite, s'était déclarée entre nous, nous prenions plaisir à rivaliser d'invention. Il fallait que nous soyons ensemble. Nous avons joué tous deux dès nos plus jeunes années, quand je ne l'avais pas encore distinguée des autres ; nous avons joué quand j'avais sept ou huit ans et elle six ou sept, quand j'avais douze ans et elle onze, qu'elle était devenue importante pour moi et que j'étais son héros : il suffisait d'un mot, d'un regard de moi pour

qu'elle devienne toute rouge, et sa famille qui l'avait remarqué commentait la chose avec amusement. Nous seuls ne savions rien, sinon que nous étions heureux ensemble, mais plus qu'un bonheur c'était un besoin ; quand l'un des deux manquait à l'appel nous prenions à peine part au jeu, et une fois rassemblés nous jouions avec une intensité qui croissait d'année en année, nous jouions avec une fureur, une frénésie qui devaient être le substitut le plus intense du jeu d'amour, en un temps où nous-mêmes ne savions pas encore de quoi nous étions faits.

Puis la Guerre est venue, puis l'Occupation, j'ai eu treize ans, quatorze ans, et elle, depuis ses dix ans ou presque, avait des formes, son visage était sensuel et féminin depuis l'enfance, elle avait gardé dans l'adolescence la grâce de ses gestes : à douze ans c'était déjà une femme, avec un regard comme traversé de brume, des lèvres charnues, un corps tout en courbes douces, une femme à tous points de vue, par son regard, sa voix, ses façons – mais en restant, et cela aussi m'attirait, incroyablement ignorante et douce.

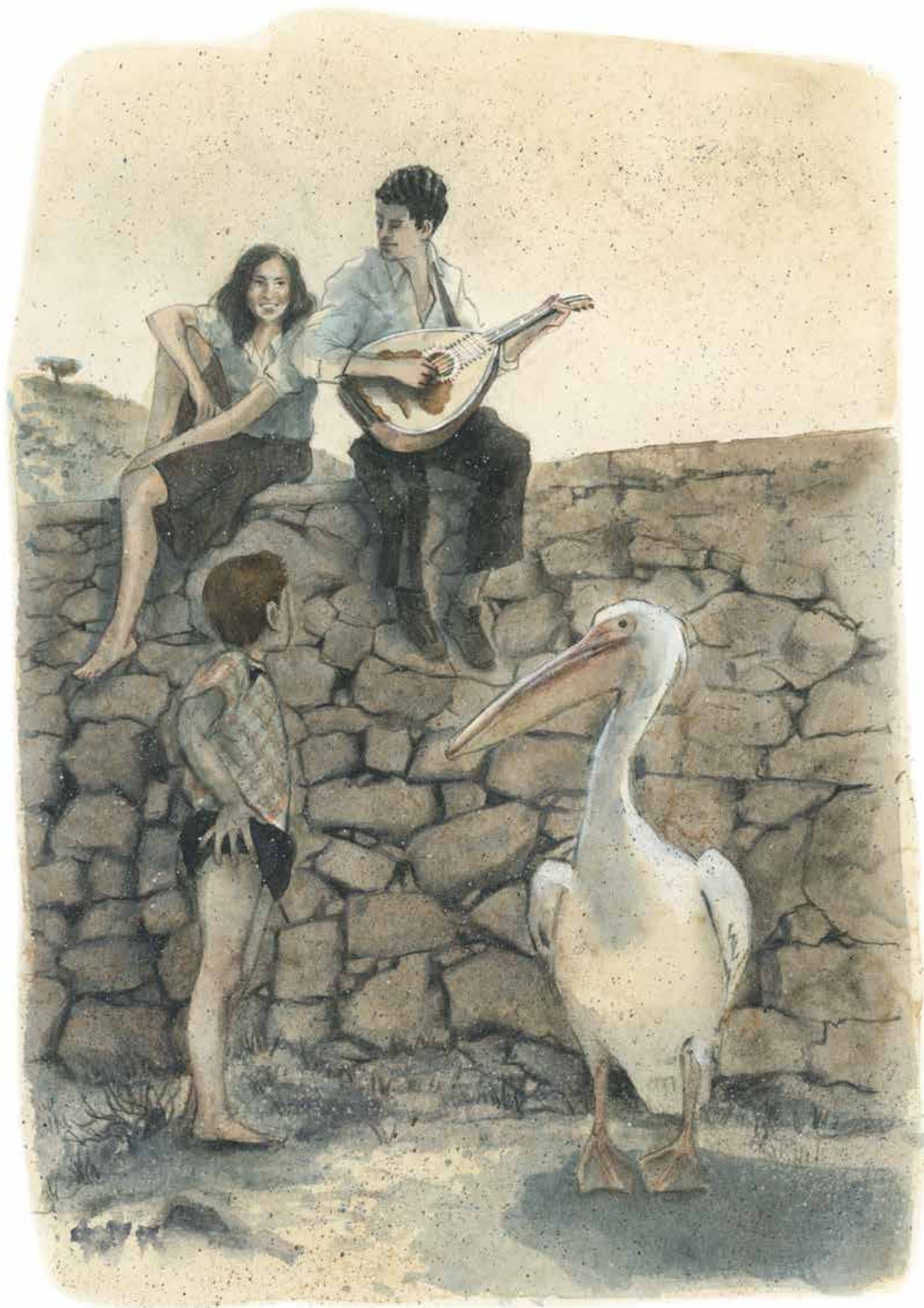
Dans cette famille, tout le monde était beau. La grand-mère au visage long et sévère,

au teint pâle, à l'opulente chevelure blanche ; madame Leonora et sa fille Laura, l'aînée, le portrait de sa mère, avec leur beauté à l'ancienne, leurs grands yeux romantiques, la bouche petite, le sourire timide ; Jack, le père, un grand costaud aux cheveux gris, au visage plein de bonté, au cœur d'enfant ; Renée, la deuxième fille, toute en rondeurs, vive, les yeux malins et rieurs, parfaitement consciente d'être femme et qui plus est très séduisante ; Aline, mince, pâle, diaphane, presque toujours malade, presque toujours assise dans un fauteuil à bascule qu'on sortait l'été dans le jardin et qu'en hiver on rapprochait du poêle dans la salle à manger, un livre à la main, le regard lointain, tourné vers un avenir qu'elle-même ne pourrait vivre. Puis Gioconda, ma Gioconda, la meilleure de tous. Et enfin les deux fils, Peppo, avec les plus longs cils que j'aie jamais vus chez un garçon, qui battaient devant ses yeux marron pleins de chaleur, et Maurice, amusant petit diable, minuscule mais débordant de vie, toujours prêt pour un mauvais coup. Telle était la famille de Gioconda, et on ne pouvait que l'aimer.

Il y avait pourtant, en ce qui me concernait, un point noir : leur cousin, plus âgé que moi de deux ans. Un nommé Rudi, grand, étrangement

séduisant, conscient d'être beau, ce que je ne pouvais supporter, et conscient de cela aussi, même qu'il semblait s'en réjouir. Il leur rendait visite bien trop souvent pour mon goût et se montrait aux petits soins pour Gioconda – du moins c'est ce qui me sembla bientôt, et dès lors je fus rongé de jalousie. Pire encore, j'étais forcé de reconnaître qu'il avait une foule d'autres atouts, dont il aimait faire étalage. Il était mince mais solide, vif et souple. Intelligent, beau parleur, il savait raconter les histoires drôles avec charme. Et en plus de tout cela – dont la moitié eût déjà suffi – il jouait agréablement de la guitare, il chantait d'une voix chaude, alors que la mienne, encore enrouée comme celle d'un coq, se brisait souvent au milieu d'une phrase. Bref, je devais l'admettre, il approchait la perfection, le savait et faisait tout pour que tous le sachent ; il était insupportable et je le détestais. Peu à peu cela tourna au cauchemar. Je me crus incapable de rivaliser avec lui. Je commençai à découvrir une foule de signes dotés, me semblait-il, d'un sens profond, caché, montrant que sûrement c'est lui qu'elle admirait, qu'elle préférait. Donc, elle en était amoureuse.

En arrivant à cette conclusion inévitable et terrifiante, je fus pris d'un profond désespoir.



Ce qui me poussa un jour à faire quelque chose de terrible, dont j'ai honte encore aujourd'hui, même si cet acte, par la suite, ne fit que hâter mon bonheur. Cela se passa en été, un jour qu'il était encore venu chez eux en visite ; il était même resté à déjeuner, et moi qui l'avais vu venir et ne pas repartir, je n'avais rien pu avaler, gosier noué, estomac brouillé, j'étais à table et je pensais qu'au même instant il mangeait avec eux et les faisait sûrement tous rire avec ses histoires drôles, ils étaient suspendus à ses lèvres et elle le regardait admirative sans penser à moi une seconde – ou si elle y pensait, c'était seulement pour me comparer à lui et me trouver totalement insignifiant. Oui, c'était comme ça, je le savais. Ça crevait les yeux. Et plus je m'imaginais son triomphe, plus je baissais la tête sur mon assiette, avec dans la bouche le goût amer du désespoir. Je ne pus manger une seule bouchée, comme si j'avais eu l'estomac détraqué, ce qui d'ailleurs était le cas ; enfin, n'y tenant plus, je me levai de table, allai dans ma chambre et m'allongeai sur mon divan. Et je restai là, le corps lourd, immobile, mais mon cerveau tournait comme une toupie, tandis que la chaleur de l'après-midi d'été se glissait par les volets fermés et les fenêtres ouvertes, avec le crépitement des

cigales et une imperceptible odeur de sel marin ; je restai allongé là, nu, paralysé, trempé de sueur, prêt à pleurer mais refusant de me laisser aller, pendant tout un long après-midi d'été, à l'heure où tous les autres dormaient, où pas un bruit ne sortait des maisons, l'heure où d'habitude, depuis plus d'un an, la chaleur elle-même, la pénombre et mon corps nu m'emplissaient l'imagination d'étreintes que je n'avais pas encore vécues mais que je savais déjà rêver, avec des corps de femmes, de belles femmes nues que je touchais et caressais partout et dont les mains empoignaient mon corps tendu, et les baisers, les caresses, des scènes érotiques vaporeuses à m'en donner la fièvre.

Mais ce jour-là mon corps était ramolli, mon cerveau, égaré. Je souffrais, jalousais, haïssais. Tout ce temps-là je me sentis complètement vaincu, abandonné. Peu à peu le lourd après-midi se mit à fraîchir, laissa la place aux odeurs du soir. Les ombres commençaient à reprendre leurs droits sur la terre. C'était l'heure où nous émergions de nos maisons, comme des insectes du soir, pour nous rassembler dans le terrain vague et nous lancer dans nos jeux. Quand je décidai d'aller les retrouver, Gioconda, Rudi et Peppo étaient devant leur porte à discuter avec deux petits voisins.

Je m'approchai, affectant l'indifférence, le sang-froid, la bonne humeur. Dès le premier instant Rudi m'accabla de politesses, bien plus qu'il ne fallait – c'est du moins ce qui me sembla aussitôt, troublé que j'étais et soupçonneux : je lui trouvai la condescendance d'un supérieur à l'égard de ceux qu'il a vaincus, ou dont il sait qu'il pourra facilement les vaincre au moment qu'il voudra. Cela, naturellement, ne me remonta guère le moral. Et quand, chose plus grave encore, je crus remarquer que Gioconda était très silencieuse, qu'elle évitait mes regards – donc elle se sentait coupable, sûrement –, alors j'eus la mort dans l'âme. Pour moi, désormais, c'était clair comme de l'eau de roche. Gioconda était amoureuse de Rudi, c'est pourquoi elle se sentait coupable à mon égard ; Rudi savait qu'elle l'aimait, d'où cet air triomphant devant moi. C'était trop. Je ne pouvais le supporter. Tout ce qu'ils pouvaient dire ou faire, tout ce que moi je pouvais dire ou faire pour essayer d'avoir l'air naturel, ne pouvait soulever cette barre qui pesait sur ma nuque ni desserrer l'étau qui me broyait l'estomac. À tout moment il me fallait respirer à fond. Quant à Gioconda et Rudi, la moindre parole, le moindre geste, la plus infime nuance dans le ton de leur voix ou

l'expression du visage, le plus fugitif regard, tout me semblait avoir le même sens caché. Aucun doute, ils étaient amoureux.

Je tentai de me raisonner. Je me dis que je devenais ridicule, tout cela n'existait que dans mon imagination, il ne se passait rien de mal, pour tout ce qui me semblait suspect il y avait sûrement une explication simple. Cause toujours... À peine ressentais-je un début de soulagement que je remarquais un nouveau détail et tous les arguments de la raison s'écroulaient comme un barrage devant l'inondation. Mon cerveau, submergé sous des vagues de jalousie, restait paralysé, mes jambes étaient molles comme du coton. Je me faisais pitié. Je me sentais immensément seul, humilié. C'était mon premier échec, il avait un goût très amer. Je pris part au jeu qu'avaient commencé les autres, machinalement, sans aucune conscience de ce que je faisais, totalement absorbé par mon malheur. C'est étrange comme en quelques heures se précisa en moi l'étendue, l'intensité de mes sentiments. C'est là que j'ai pris conscience de tout ce que je voulais faire et partager avec elle. Des images diffuses qui se mêlaient, se séparaient, se rejoignaient, formes, couleurs, une vie avec elle, tout cela baignant

dans une tristesse chaude, presque humide, et très douce. J'aurais voulu m'asseoir sur une pierre, seul dans l'odeur du thym parfumant l'air du soir, et pleurer jusqu'à ce que mon cœur fonde. Et tout en étant certain de l'avoir perdue sans retour, je me laissais aller à imaginer qu'en cet instant, assis tout seul, j'allais sentir soudain une main se poser sur mon cou, et je me retournerais, et ce serait elle, dans la lumière du soir, silencieuse, pleine d'amour, la bouche pleine de baisers impatients d'être offerts. Alors une décharge de joie me traversait, et aussitôt je retombais plus bas encore, frappé de nouveau par la laideur du monde réel, je comprenais qu'évidemment rien de tel ne se produirait, que si je restais assis sur ma pierre, seul dans l'air du soir embaumé de thym, pour pleurer, l'histoire s'arrêterait là, tout simplement, avec moi sur ma pierre, seul et pleurant. Pensée qui augmentait cette pitié pour moi-même dont j'étais submergé. Et pendant tout ce temps, j'avais pleinement conscience de ce que mes sentiments, mes pensées, mes actes, le rôle que je jouais, et dont je me réjouissais même peut-être inconsciemment, étaient les sentiments, les pensées, les actes, le rôle d'un nombre incalculable de garçons de mon âge, avant moi, en ce même instant ou dans les